

---

## Claude Romano, *Le chant de la vie, phénoménologie de Faulkner*.

Paris : Gallimard, NRF essais, 2005. 373 pages. 23,50 euros

Marie Liénard

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/transatlantica/596>

ISSN : 1765-2766

### Éditeur

AFEA

### Référence électronique

Marie Liénard, « Claude Romano, *Le chant de la vie, phénoménologie de Faulkner*. », *Transatlantica* [En ligne], 1 | 2006, mis en ligne le 25 mars 2006, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/transatlantica/596>

---

Ce document a été généré automatiquement le 19 avril 2019.



Transatlantica – Revue d'études américaines est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

---

## Claude Romano, Le chant de la vie, phénoménologie de Faulkner.

Paris : Gallimard, NRF essais, 2005. 373 pages. 23,50 euros

Marie Liénard

---

- 1 Le chant de la vie s'achève sur la voix d'un autre géant de la littérature, Joseph Conrad, qui déclare : « La tâche que je m'efforce d'accomplir consiste par le seul pouvoir des mots écrits, à vous faire entendre, à vous faire sentir, et avant tout, à vous faire voir » (343). Le credo artistique conradien pourrait bien s'appliquer à Claude Romano pour son parcours philosophique de l'oeuvre de Faulkner qui est un dévoilement plus qu'une simple analyse. Ce que Romano fait en effet partager c'est non seulement une manière de lire un « grand écrivain » mais aussi une manière de se rapporter au monde à travers son oeuvre et au-delà — une vision qui est l'essence de la littérature définie comme « surgissement, épiphanie ». Son originalité est de proposer une exploration de l'univers faulknerien au-delà de son imaginaire grâce à une approche phénoménologique, pour rendre compte des grandes lignes existentielles du « monde-de-la-vie ». La phénoménologie, en effet, « consiste à revenir en-deça des objectivations cristallisées de la science et de la culture ... pour interroger ce qui se montre sans cesse à nouveau » (40). L'auteur reprend la boutade de Faulkner — « je ne suis pas un littéraire » — pour inviter à découvrir, au-delà du « fabricant d'histoires », celui qui ne « cesse d'interroger ces rapports complexes en l'homme de la vie et de l'existence, de la nature et de l'histoire, de l'être-porté et du destin » (293-294). L'oeuvre faulknerienne chante la vie en préparant la mort et fait jouer les différentes notes de l'existence : épique, comique, tragique.
- 2 Les romans et les personnages de Faulkner sont ainsi repris à l'aune du questionnement du philosophe qui propose des contours à l'interrogation pressentie par l'oeuvre littéraire sur le temps et l'espace, la mémoire et le souvenir, le deuil et la mélancolie, l'ipséité et le masque, la nature et le sensoriel, l'existence et la vie. Les personnages sont abordés en fonction de leur posture existentielle singulière.
- 3 Les critiques ont souvent souligné la dimension universelle de l'oeuvre, au-delà de la mise en scène du « timbre postal de sol sudiste » comme aimait à le dire Faulkner. Romano

montre comment la littérature, « optique » et vision sur le monde, participe à ce titre de l'universel. Le terreau sudiste disparaît quelque peu pour s'ouvrir aux dimensions de l'univers, de l'homme, de la vie et de son chant. Mais Romano rejoint le Sud dans la problématique de la vision : au questionnement sudiste sur la cécité ou le refus de voir il répond par une pédagogie du voir, un apprendre à voir, pourrait-on dire, qui devient un voir pour apprendre — et croire.

- 4 Dans ce fourmillement d'intuitions et de lumières sur ces personnages parfois sombres et ténébreux, l'éclairage sur Benjy, le premier des quatre points de vue du célèbre roman *Le Bruit et la Fureur*, paraît particulièrement riche et pertinent. Romano dévoile comment Benjy, « l'idiot » dont la narration semble n'avoir aucune cohérence, donne à voir la « nudité du senti » (48), c'est-à-dire « le lieu d'un savoir indivis » ; sous le regard de ce chantre de l'olfactif et du sensoriel, le monde « retourne à l'état originel de pure manifestation sans cause ni raison » (37).
- 5 L'autre questionnement du texte faulknérien approfondi par Romano touche au temps. Le temps est vu comme « champ de bataille » dans la lutte qu'il impose avec le réel — lutte perdue d'avance mais menée néanmoins : on penserait à la formule baudelairienne de l'ennemi qui ronge la vie. L'originalité de Romano consiste à dégager de son contexte l'obsession faulknérienne du temps. En traduisant la célèbre formule faulknérienne « the past is » (le passé est) par « nous sommes le passé » il opère une translation vers l'aujourd'hui du lecteur. Il rejoint, au-delà d'une langue et d'une culture données, le mystère de notre temporalité — le tragique de notre condition qui nous porte à la fois à penser le temps et de se laisser penser par lui. La même profondeur caractérise les passages sur le terrifiant, la peur, l'impuissance, le traumatisme et la circularité, l'irrésolution, l'imprévisible, la reconnaissance et l'ipséité — tout ce qui habite, finalement, l'être humain. Il faut souligner les très belles pages consacrées à Temple ( *Sanctuaire* ), Christmas ( *Lumière d'août* ) et Sutpen ( *Absalon, Absalon !* ) — qui, selon Romano, est une figure de la subjectivité moderne et « incarne un solipsisme grandiose ». Dans l'épisode des *Palmiers sauvages* appelé « Le Vieil homme », au croisement du comique et de l'épique, le flux de vie se matérialise dans la crue du Mississippi : belle façon d'aborder le célèbre concept d'« endurance » au coeur de l'imaginaire faulknérien. Le chant de la vie, c'est aussi une brillante analyse de la technique romanesque de Faulkner traitée à travers l'économie de l'écriture faulknérienne qui s'apparente à une métaphysique. Ainsi, en remettant en question le caractère monologique du monologue, Faulkner « conteste le principe même de l'unité du point de vue et de la prétendue 'clôture' de la subjectivité ». Loin d'être un enfer, l'autre participe de ma subjectivité, la singularité de ma voix s'inscrit dans une polyphonie. Nous ne sommes pas des monades mais nous nous inscrivons dans une communauté : « Le monde, écrit Romano, ne peut apparaître qu'à la croisée des regards, il ne prend forme dans l'écriture qu'au confluent de différentes voix, certes reconnaissables dans leur individualité, mais traversées et altérées par d'autres voix, sans cesse en dialogue avec elles, de telle sorte que le monde est à la fois et indissociablement un et pluriel ... ».
- 6 Par ailleurs, Romano identifie un autre trait de l'écriture faulknérienne : l'escamotage ou l'omission de l'événement principal, qui conduit à la prolifération narrative. La narration se construit en effet autour d'un événement central qui « s'annonce avant de pouvoir s'énoncer » pour entretenir la fascination du lecteur et accroître sa curiosité. Ainsi, Romano voit, en particulier dans *Sanctuaire*, « une mise en scène négative [qui] serait une

manière de souligner encore davantage l'horreur de ce qui s'est passé, donc de conférer à sa révélation ultérieure une plus grande intensité ».

- 7 Le philosophe, finalement, donne forme au questionnement de la littérature. Parce qu'elle se situe autrement, explique Romano, la littérature est « irremplaçable pour la philosophie » (35). Est-ce parce que la littérature est béance, blessure, et que nous sommes plongés dans le monde, perdus dans son bruit et sa fureur qui pourraient bien être le paradigme de l'existence ? Or le philosophe reprend la blessure, non pour la panser, mais pour l'expliquer — la déployer — l'aimer et l'espérer peut-être aussi. En tout cas, il s'agit d'éduquer le regard sur le monde pour le voir comme si c'était la première fois — le monde de l'oeuvre et, au-delà, l'existence nue du monde. Philosophie et littérature se rejoignent dans une recherche de vérité et dans leur interrogation sur le monde. Cette vérité, c'est peut-être ce que Romano appelle « le noyau de résistance à toute épreuve » — le chant de la vie — la fibre théophanique de l'humanité. L'essai de Romano, d'ailleurs, fait chanter l'oeuvre de Faulkner en offrant un texte d'une poésie et d'une beauté touchantes où l'élan de la vie n'est pas asservi par la fixité de la lettre — texte dont l'écriture est dévoilement ; c'est-à-dire, si l'on en revient à l'étymologie grecque, qu'elle participe de la vérité en proposant une invitation à lire en profondeur, derrière le voile des apparences, et, donc, à nous inscrire dans cette recherche de vérité. Or, comme le suggère le personnage faulknérien Fairchild dans *Moustiques*, « Je ne prétends pas que les mots aient une valeur propre, mais les mots, habilement combinés, produisent quelque chose qui vit ».
- 

AUTEUR

MARIE LIÉNARD

Ecole Polytechnique.